L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 DECEMBRE 1893. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 4 DECEMBRE 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, au local No 31 rue de Chartres. Le contenu du dit local, comprenant cotonnades, casimires, serviettes, meubles de bureau, coffre-forts, etc.

Par E. Curtis & Cie., au local, No 60 rue Douane.—Un lot d'articles de brasserie, un lot de meubles de bureau, le terme non expiré d'un bail, etc.

IL FAUT SE DEFENDRE.

C'est ce que dit le *Journal des Débats*, en parlant des derniers exploits des anarchistes en France et en Espagne.

On oublie vite, en France et ailleurs. Lorqu'un attentat se produit, quand un Ravachol fait sauter des maisons ou quand des anarchistes lancent des bombes dans un théâtre, une poussée d'indignation soulève le monde; on réclame partout des lois énergiques, une organisation plus efficace et plus forte de nos moyens de défense, un perfectionnement de nos armes contre ces fauves lâchés à travers la civilisation. Puis cette indignation se calme, l'émotion disparait, d'autres événements préoccupent, absorbent les esprits, et l'on remet à plus tard le soin de se défendre.

Mais ceux qui nous attaquent, ceux qui préparent dans l'ombre de nouveaux attentats, ceux qui, au grand jour, les excitent par leurs écrits et leurs discours à commettre d'autres crimes plus effroyables encore, ceux qui font l'apologie des assassins justement frappés et glorifient par avance leurs émules, ceux-là n'oublient jamais, ne désarment jamais.

On a pu lire une correspondance de Barcelone sur l'attentat du Liceo et l'on a pu se convaincre que depuis environ un mois, les anarchistes le préparaient. Prévenu une première fois, le gouvernement espagnol fut assez heureux pour l'empêcher; moins sur ses gardes, cette fois, il n'a rien pu prévenir.

Le *Times* a rappelé que, pendant le procès des anarchistes de Walsall, en 1892, il fut donné lecture d'un article de l'*Internationale* invitant les anarchistes à préparer quelque hécatombe de bourgeois. Le lieu choisi était une salle d'opéra et les engins indiqués comme les plus terribles étaient des bombes. Avec une joie de cannibale, l'auteur de cet article dépeignait la belle horreur de ce massacre et, pour le rendre plus effroyable encore, donnait des formules scientifiques, en insistant sur le peu de dépense que nécessiteraient la préparation de ces terribles engins. La bombe chargée en 1892 par cet homme a fait explosion en 1893, d'autres l'ont lancée, mais lui l'a préparée.

Et, enfin, tandis que les anarchistes de Saint-Ouen célébraient, la semaine dernière, la mémoire des "martyrs de Chicago", le courage des assassins de Barcelone et les donnaient en exemple, les anarchistes de Londres glorifiaient les mêmes héros et promettaient à la bourgeoisie anglaise un autre Liceo.

En France, les anarchistes de Saint-Ouen ont pu librement faire l'éloge des criminels et provoquer de nouveaux crimes; mais on poursuit le *Père Peinard* dont les articles valent tout juste ces discours et qui s'étonnera peut-être qu'on le choisisse pour faire enfin un exemple, alors que tant d'autres journaux socialistes ou anarchistes tiennent le même langage et ne sont pas autrement inquiétés.

Le gouvernement objectera qu'il est désarmé, ou presque, qu'il ne peut prendre efficacement des mesures préventives. Si les armes lui font défaut, qu'il en demande, qu'il en exige; mais, après les avoir réclamées, qu'il ne permette point aux radicaux de les briser avant même qu'elles soient forgées et trempées.

Au lendemain de l'attentat de Ravachol, à l'époque aussi où l'anarchiste Martinet, mettant à profit les ressources d'une procédure habilement exploitée, continuait sa propagande révolutionnaire en se moquant des juges et des gendarmes, le ministère d'alors réclama le droit de saisie préalable et d'arrestation préventive; il s'agissait de couper court à ces campagnes de journaux que les poursuites rendent plus dangereuses encore en attirant sur elles l'attention du public et surtout à l'agitation que les orateurs anarchistes prolongent en dépit des condamnations.

M. Clausel (de Coussergues), plus résolu et plus homme de gouvernement que les ministres, enleva le vote de la Chambre et gagna cette première bataille contre les radicaux. Ils revinrent à la charge et obtinrent une revanche, qu'ils n'espéraient plus, grâce à la complicité ou à la faiblesse du garde des sceaux, M. Bourgeois. Comme il était des leurs, il ne voulut rien leur refuser et leur livra tout.

Il faudrait forger à nouveau cette arme brisée, et, au besoin, en forger quelques autres. Il faut en finir avec ces fauves; défendons-nous.

La politique coloniale jugée par Verplumot, qui a toujours à dire son mot sur tout:

—Mon Dieu, disait-il, ce qui se passe en Afrique est bien simple. Voyez-vous la politique n'est qu'une comptabilité à tenir en règle. Commencez donc par le Tonat, on finira par l'Avoir.

ATHENEE LOUISIANAIS.

Concours de 1893.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

DE TOUS LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XIXème SIÈCLE, PROSATEURS OU POÈTES, QUEL EST CELUI QUI VOUS PLAIT LE PLUS, ET POUR QUELLES RAISONS.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes*; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité la médaille, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaitre sa devise, sera mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER,
P. O. Box 725.

FEUILLETON.

La Reine de l'Or.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MYSTÈRE.

(Suite.)

Et elle qui depuis si longtemps était en butte aux paroles grossières ou aux regards insultants de tous ceux qu'elle rencontrait, pour la première fois de sa vie, elle avait trouvé du respect.—Oh! oui, un grand respect;—et de la bonté, et de l'honnêteté, et cela chez celui auquel elle avait donné son cœur.

Oh! dans sa pauvre vie sevrée de toute joie, quel immense, quel profond bonheur!

Comme elle était payée de ses souffrances, de ses douleurs, de ses luttes.

Presque tous les soirs à partir de ce jour béni, Pierre l'attendit et la reconduisit par tous les temps, sous la neige, sous la pluie, avec le même respect, la même affection timide faite d'attentions et de réserve.

Un seul parapluie les abritait tous les deux.

Elle appuyait son bras sur le sien, et il osait à peine le presser contre lui.

En revanche, il la faisait beaucoup parler.

Il voulait qu'elle lui racontât les moindres détails de sa vie, et peu à peu, en entrant dans son âme, il était étonné des monceaux d'honnêteté, d'intelligence et de droiture qu'il y découvrait.

—Ça une pauvre petite enfant de la rue, n'ayant eu autour d'elle que des exemples épouvantables, et l'expression d'une morale probablement effroyable?...

Est-ce que c'était possible?

Pour qu'elle fût restée aussi pure ne fallait-il pas que Dieu eût placé lui-même en son âme autant de trésors de vertu et de loyauté, qu'il avait mis de beauté et de grâce dans son corps d'une perfection si radieuse?

Cependant, M. Henrion s'impatientait en voyant qu'il n'arrivait pas à son but, et que même il ne faisait pas le moindre progrès dans le cœur de Pauline

Qu'avait-elle donc, cette étrange fille, pour passer indifférente à côté de toutes les tentations qu'il lui offrait, alors que chez elle les privations de toutes sortes l'assaillaient, que Planté surexcité par Virginie la rouait de coups et que jamais, peut-être, elle n'avait mangé à sa faim?...

C'était à n'y rien comprendre.

Et depuis quelque temps surtout, elle était devenue si calme, si douce, avec une expression de si profond contentement sur son visage d'ange!...

Autrefois encore, elle était âpre, elle se révoltait, elle menaçait Virginie.

Maintenant, au contraire, rien ne paraissait avoir de prise sur elle, ni les menaces, ni les scènes.

Et le père Henrion, devant cette impassibilité extraordinaire, devant le rayonnement de son pur bonheur, lequel mettait sur ses traits si beaux un éclat inaccoutumé, le père Henrion se sentait envahir par une passion folle, capable d'en arriver à toutes les extrémités.

Ses conférences avec Virginie devenaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus longues.

Un soir, la jeune fille, en rentrant, les aperçut tous les deux dans le corridor du rez-de-chaussée.

Virginie tournait le dos à la rue.

M. Henrion, le premier, naturellement, reconnut Pauline, et dit quelques mots à la mégère.

Celle-ci aussitôt cacha dans sa poche un objet qu'elle tenait à la main; le geste, cependant, ne fut ni assez rapide, ni assez adroit, pour que la jeune fille n'eût distinctement vu une fiole dans les doigts de son bourreau.

Elle n'y prêta pas une très grande attention.

—M. Henrion lui aura porté quelque petite bouteille d'eau-de-vie, pensa-t-elle.

Et elle monta, songeant à autre chose.

Chaque soir, avant de s'endormir, Pauline buvait un verre d'eau.

Ce jour-là, Virginie se trouvant devant la cruche lui dit le plus naturellement du monde;

—Tu n'as pas soif!

—Si, répondit Pauline, comme à l'ordinaire.

—Veux-tu ton verre d'eau?

—Je veux bien.

La mégère le lui tendit et, sans méfiance, la jeune fille le porta à ses lèvres.

Mais elle n'avait pas avalé la première gorgée qu'elle eût un violent mouvement de répulsion.

—Pouah! fit-elle, déjà méfiante, qu'avez-vous donc fourré là-dedans?... Est-ce que vous voudriez m'empoisonner, par hasard?

Virginie se révolta.

—Es-tu folle? fit-elle. Ah! te voilà bien, toujours méchante.... Ayez donc des attentions pour être payée de cette façon-là!....

Le ton, d'ordinaire larmoyant, était si naturel que Pauline se reprocha ses soupçons.

Après tout, elle rêvait peut-être.

De nouveau, elle reporta le verre à ses lèvres.

Non, elle ne se trompait pas; l'eau avait bien une saveur désagréable, âpre et amère à la fois.

Tout à coup, elle repensa à la fiole qu'elle avait vu, le soir même, Virginie serrer dans sa poche, et qui lui avait été certainement donnée par M. Henrion.

Son front se mouilla d'une sueur froide.

Cette fiole.... Dieu du ciel! que contenait-elle donc?......

Et à quoi, dans tous les cas, ce contenu était-il destiné?......

Déjà, il semblait à Pauline que ses paupières se fermaient, que ses jambes se dérobaient sous elle.......

Quelle épouvantable idée!

Peut être n'était ce que l'effet de la profonde émotion qu'elle venait d'éprouver!.....

Et cependant elle avait bu, oui, plus de deux gorgées.

Et Planté qui n'était pas là, envoyé, disait-on, par son patron dans une petite ville voisine, pour des travaux urgents!....

Folle de terreur, Pauline voulut se lever.

Elle y parvint.

—Ce n'est pas possible, se dit-elle, ce serait trop atroce, en vérité.

Elle rassembla toute son énergie, et regarda la mégère jusqu'au fond de ses yeux glauques.

—Jurez que vous n'avez pas machiné quelque horrible chose contre moi, lui dit-elle à brûle-pourpoint.

L'horrible femme ne se troubla pas.

—Oh! si l'on peut dire Moi qui t'aime comme ma fille!....Vrai, Pauline, t'es bien ingrate!

La repasseuse s'avança vers elle, décidée et terrible, avec toute sa violence d'autrefois.

—Vous savez, lui dit-elle, sur le souvenir de ma mère,—et c'est le plus grand serment que je puisse faire,—sur le souvenir de ma mère, je vous jure que s'il m'arrive ici quoi que ce soit, cette nuit, ou une autre fois, le lendemain, je vous tuerai.

Décidément, le sommeil la terrassait.

Sans avoir la force d'y résister, elle se déshabilla à moitié, et à peine couchée, elle tombait profondément endormie.

Combien y avait-il de temps qu'elle était plongée dans ce sommeil qui lui paraissait très lourd?

Quelques minutes ou quelques heures?

N'avait-elle pas eu le loisir de s'y laisser aller entièrement, ou bien avait-elle au contraire assez dormi pour que son cerveau reposé eût repris, même dans son sommeil, assez de liberté pour avoir conscience de ce qui se passait autour d'elle!....

Pauline n'était pas capable de s'en rendre compte.

Mais tout à coup, le bruit de la porte que l'on refermait avec précaution l'éveilla en sursaut.

En même temps, elle perçut le bruit d'une allumette prenant feu, et elle distingua le visage de M. Henrion, plus rouge et plus congestionné que jamais.

Une bougie avait été préparée sur une table à portée de la main. L'entrepreneur l'alluma, enleva son chapeau et son pardessus, et à pas de loup, se dirigea vers la soupente de Pauline, dont la porte était ouverte, donnant uniquement dans la pièce principale.

Mais la malheureuse fille s'était vite rendu compte de ses ignobles intentions.

Sauter à bas du lit, se vêtir à la hâte d'un pauvre petit jupon déchiré, la seule chose que Virginie eût laissée auprès de son lit, fut pour elle plus rapide que la pensée.

Dans sa tête, qu'une lourdeur étrange appesantissait, elle n'avait encore que des idées confuses.

Cependant, une volonté surnageait, claire, lucide, dominant tout: dût-elle se jeter par la fenêtre, elle échapperait à cet homme.

Néanmoins, elle n'avait pas de force, elle était brisée. Une lassitude extrême la tenait.... n'allait-elle pas se trouver de nouveau inerte et terrassée?......

—Oh! non!......non!...... pas cela!

M. Henrion venait d'arriver devant la porte de la soupente.

A la vue de Pauline, blanche comme une morte, avec ses yeux brillants de fièvre, et ses lèvres tremblantes, il faillit laisser tomber le chandelier qu'il tenait à la main.

La jeune fille fit appel à tout son courage, toute son énergie.

Elle comprenait qu'avant tout, il fallait cacher l'horrible faiblesse qui la tenait, l'envahissait de plus en plus, malgré sa lutte et ses efforts.

—Vous!.... s'exclama l'entrepreneur.... Toi!.... Toi levée.... Mais alors?....

—Je n'ai pas avalé votre drogue!.... Non, Dieu merci!.... Lorsque je l'ai eue dans la bouche, je lui ai trouvé si mauvais goût que je l'ai crachée. J'ai eu une fameuse inspiration.... hein?

—Oui et non. Oui parce qu'après tout, cette idée de Virginie me répugnait. Non, parce que les manières m'ennuient! Et.... qu'après, bien sûr, comme tu es une fille intelligente, tu eusses certainement consenti à être heureuse.

—Ainsi, vous l'avouez. Vous, un homme qu'on dit honorable vous avez recours à de semblables moyens!......

—Dame! on fait ce que l'on peut. Je suis de toi archi-fou.... capable de te donner ma fortune entière......

—Je ne veux rien, rien, entendez-vous.... que la paix et le droit de mourir de faim ou de mauvais traitements dans mon coin, sans avoir rien à me reprocher.

—Tu vois bien que tu es intraitable.

—Et je le resterai toujours.... oui, toujours!....

Malgré l'énergie qu'elle avait essayé de mettre à ces dernières paroles, une profonde mollesse, celle qu'elle avait déjà éprouvée après avoir bu sa gorgée d'eau, s'emparait de nouveau de la malheureuse enfant; des flammes rouges passaient devant ses yeux et l'aveuglaient.

Allait-elle donc encore devenir la proie de ce narcotique qui n'avait peut-être pas fini son effet?

Elle éleva ses mains suppliantes vers l'entrepreneur:

—Monsieur Henrion, dit-elle, au nom de votre fille, si vous en avez une, dans tous les cas, au nom de votre mère, renoncez à vos projets sur moi. Je ne veux qu'un pauvre petit intérieur où il me sera possible d'être une honnête femme, en élevant honnêtement, à force de travail et de privations, les enfants que Dieu m'enverra.

Eperdu de la voir à côté de lui, il s'écria:

—C'est impossible ce que tu me demandes là...... tu es si belle...... si belle!......

—Mais je ne vous aime pas.... Je ne vous aimerai jamais. Tandis que si vous écoutez ma prière, je vous serai si profondément reconnaissante!....

—Des sornettes....

—Non, la pure, la sainte vérité.

—Je ne te crois pas.

Et comme il s'approchait et devenait fort entreprenant:

—Allez-vous-en!.... Allez-vous-en ou je crie, j'ameute la maison entière, s'exclama-t-elle affolée.

—A quoi bon! Crois-tu qu'avec les bonnes dispositions de Virginie, je renonce à une fille si admirable et qui me bouleverse depuis si longtemps. Je te l'ai dit: Patience tout obtient. Tu as craché le narcotique hier au soir.... on te le donnera un de ces jours sous une autre forme, et cette fois-là, tu seras à moi, bien à moi, sans que rien ni personne ne t'arrache à mon amour.

La malheureuse se vit perdue, irrémédiablement perdue, sans nul être au monde pour la protéger ou la défendre....

Il avait raison.... Aujourd'hui, ou demain, ou dans huit jours, elle devait succomber à l'embûche que de plus forte qu'elle lui tendraient.

Un coup de folie la prit.

La menace faite si souvent à Mme Berthier revint à sa pensée,......

Eh bien! soit... Elle allait se noyer....

Elle trouvait cela mille fois préférable à la souillure qui l'attendait.

Elle glissa comme une couleuvre dans les doigts du vieux misérable, elle ouvrit la porte, la referma par derrière, donna un tour de clef pour qu'il ne pût pas la suivre et, pieds nus, les bras et la gorge nus sous son étroit waterproof décroché au vol dans l'entrée, avec son méchant petit jupon en loques, elle descendit l'escalier comme une folle.

Elle fut vite dans la rue.

Sans voir une ombre qui se détachait du mur à son aspect, sans entendre l'exclamation éperdue que son costume faisait pousser à celui qui était là, Pauline, en courant à perdre haleine, dévalait par la rue Lepic.

Il tombait une pluie fine, glacée. L'obscurité était profonde, il n'y avait pas un chat dans les rues.

Les boulevards extérieurs, la rue Blanche, la Trinité, la Chaussée-d'Antin, la rue de la Paix furent vite franchis.

Encore quelques pas, et la malheureuse fille arriva au bout de la rue Castiglione, mais là un obstacle auquel elle n'avait pas pensé l'arrêta net: la grille des Tuileries, en effet, lui barrait la course, étant fermée.

Elle regarda à droite, à gauche comme une bête acculée qui se sent poursuivie.

Poursuivie.... Elle l'était, vraiment.

Quelqu'un courait derrière elle d'une course aussi folle, aussi effrénée que la sienne, sans cependant arriver à rattraper l'avance qu'elle avait prise dès la rue Lepic.

Pendant quelques minutes la malheureuse fille demeura droite, comme privée de raison, devant la grille qui se dressait froide et noire devant elle, n'ayant plus conscience même de ce qu'elle avait résolu de faire, ne sentant pas la pluie qui l'inondait jusqu'à la moelle des os, mettant toute sa volonté, toute sa force à secouer rageusement de ses mains ensanglantées le fer rigide qui lui résistait.

Tout à coup une voix très douce prononça son nom, tandis qu'une main se posait sur son bras, se cramponnait à elle, et, avec une étreinte furieuse, une étreinte qui ne voulait plus la voir s'échapper, lui racontait toutes les angoisses subies depuis un quart d'heure.

Mais la malheureuse n'était plus en état de voir ou de comprendre ce qui se passait autour d'elle.

—Pauline! répéta la voix sur un ton de supplication infinie, Pauline, par grâce, reconnaissez-moi!....

Mais elle, raidie, fiévreuse, hypnotisée, se débattait, répétant avec une terreur qui n'avait plus de nom:

—Laissez-moi, laissez-moi!....

Et l'étranger, sans se décourager, cherchait à l'apaiser et maintenant disait:

—Mais c'est moi, moi, Pierre, votre protecteur et votre ami.

Les dents de la malheureuse claquaient, elle était toute froide et au milieu de ses spasmes, n'ayant entendu ou retenu que les dernières paroles du jeune homme, elle disait d'une voix toute blanche, sans inflexions, une voix de démente:

—Ce n'est pas vrai, vous mentez. Je n'ai pas de protecteur, pas d'ami, personne.... Personne au monde que des bourreaux.... Aussi je veux mourir!... Au moins quand je serai morte, je ne souffrirai plus.

Une peur effroyable saisit Pierre à son tour. Mon Dieu! mon Dieu! que lui avait-on fait, que lui était-il arrivé pour qu'elle fût dans un semblable état!....

Mais c'est qu'elle était folle, oui, tout à fait folle, puisque lui qu'elle aimait, elle ne le reconnaissait même pas.

Il fit un dernier effort pour la maîtriser, car la jeune fille cherchait toujours à lui échapper.

Il y parvint, Pauline étant épuisée.

Quand elle se sentit tenue par lui, elle balbutia de ses lèvres décolorées:

—Grâce!.... Non, non, je ne veux pas!.... Ah! c'est ignoble.... ignoble!....

Les cheveux de Pierre se dressaient sur sa tête.

—Ah! les bandits! les bandits! murmura-t-il. Que lui ont-ils donc fait subir?

Plus bas, pendant que de grosses larmes inondaient ses joues pâles, il ajouta:

—Oh! c'est ma faute aussi; il m'était si facile de l'arracher à cet enfer; mais je ne sais jamais me décider à rien!....

Ah! cette fois-ci, sur mon âme, dussé-je mettre le feu au monde, j'en aurai de la volonté et de l'énergie......

Il tenait Pauline comme évanouie dans ses bras; il s'aperçut alors qu'elle était à moitié nue, les pieds et les jambes tout mouillés, le cou et les épaules ruisselants de pluie.

—Mon Dieu! dit-il, c'est un miracle que des sergents de ville ne l'aient pas rencontrée et arrêtée. Que faire maintenant?

Il enleva son pardessus de fourrure, en enveloppa la jeune fille inerte, avec les mêmes précautions qu'eût pu avoir la plus tendre des mères.

—Mais comment la sortir d'ici, se dit-il? Je ne peux cependant pas la laisser seule dans cet état, ne fût-ce que quelques minutes.

Tout à coup, il se frappa le front.

—Suis-je bête, dit-il, Mme Hermann demeure vis-à-vis, je vais la chercher.

Il accota Pauline toujours évanouie, par terre au pied de la grille, et en courant il traversa la chaussée.

A l'une des plus belles maisons de la rue de Rivoli, et située à quelques pas, en effet, Pierre sonna, non pas timidement comme il avait l'air de faire toute chose, mais en maître, d'un coup de sonnette.

Presque instantanément le cordon fut tiré et la porte s'ouvrit.

Pierre entra sans refermer la porte derrière lui et se dirigea vers une très belle loge qu'on voyait à droite au pied d'un escalier monumental et éclairé assez largement pour pouvoir se diriger.

Il frappa à la grande glace sans tain, et d'une voix impérieuse quoique toujours très douce, il dit:

—Vite, Mme Hermann, levez-vous, c'est moi, le maître, j'ai besoin de vous et de votre mari sur-le-champ, ne prenez pas le temps de vous habiller.

Une exclamation retentit. Un corps aussitôt sauta par terre tandis qu'une voix de femme âgée disait:

—Vite Hermann, lève-toi. M. le baron est là qui nous appelle.

La toilette du couple ne fut pas longue et moins de deux second s après, le mari et la femme rejoignirent Pierre qui, debout sur le seuil de la porte du dehors, prêtait l'oreille afin de savoir si personne ne s'approchait de Pauline, car l'obscurité compacte ne lui permettait de rien distinguer à deux pas devant lui.

—Venez, dit le jeune homme à ceux qui étaient auprès de lui. Il y a une malheureuse enfant qui est là, évanouie de l'autre côté de la rue, il faut m'aider à la transporter ici dans votre logement.

Les deux concierges le suivirent sans se permettre une observation, encore moins une question.

Pauline était toujours à la même place telle qu'il l'avait laissée.

Pierre la souleva sous les bras et dit à Hermann:

—Vous aurez bien la force de la prendre par les pieds, n'est-ce pas?

—Oui, oui, répondit le concierge; mais Elise est forte aussi, et elle peut bien se mettre à la place de monsieur le baron.

—Allez, dit Pierre, laissez-moi faire et ne discutez pas mes ordres.

Puis voyant qu'Hermann aidé de sa femme avait enlevé très adroitement Pauline de terre:

—En route, dit-il. Tâchez seulement de ne pas lui donner des secousses.

Cinq minutes après, le gaz était rallumé dans la loge. Il permettait de voir un intérieur très cossu, dans tous les cas d'une propreté méticuleuse; et s'empressant autour de la malade étendue dans un grand lit d'acajou, deux bonnes figures, carrées de braves gens, aux yeux pleins de droiture et de dévouement.

Pauline commençait à devenir brûlante, mais elle n'avait pas encore donné signe de vie, et sur ses joues plus blanches qu'une pétale de camélia, ses longs cils bruns formaient une ligne noire qui augmentait sa pâleur et la faisait ressembler à une morte.

Est-ce que monsieur le baron a l'intention de laisser cette petite ici chez nous? demanda Elise d'une bonne grosse voix bien franche et au sentiment bienveillant de laquelle il n'y avait pas à se tromper.

Puis tout aussitôt, comme pour atténuer ce que sa remarque pouvait avoir d'indiscret, elle se hâta d'ajouter:

—Oh! ce n'est pas que je cherche à connaitre les affaires de monsieur le baron. S'il veut laisser mademoiselle ici, il n'a qu'à parler. Monsieur le baron sait bien que nous lui appartenons, au moins autant que son immeuble; mais alors il faudrait prendre de suite de certaines mesures.

—Lesquelles?

—Aller chercher un médecin, par exemple. Et puis après, selon ce qu'il dirait, il faudrait voir à installer mademoiselle ailleurs qu'ici.

—Vous avez raison, dit Pierre. Si la maladie est grave,—et elle le sera peut-être, cette enfant ne peut pas être soignée dans une loge. Alors autant vaut la mettre immédiatement où elle pourra par la suite convenablement rester.

—Si monsieur le baron veut le grand appartement du second, il est libre. Au jour, Hermann ira chez un tapissier et le fera meubler.

—Non, non. Ce n'est pas encore ça qu'il faut. J'ai mieux sous la main.

—Hermann, allez immédiatement à l'hôtel, faites atteler tout de suite le grand landau avec les trotteurs, dites à Auguste qu'il monte sur le siège, et qu'il remplisse la voiture de coussins et de couvertures.

Vous reviendrez ici le plus tôt possible avec lui, et vous ne parlerez à âme qui vive de ce que vous venez de voir, n'est-ce pas?

—Monsieur le baron peut être tranquille. Il sait bien qu'Elise et moi, après avoir été au service de son père et de sa mère, nous nous ferions tuer pour lui s'il le fallait.

—Merci, mon vieux serviteur, dit le jeune homme, plus ému qu'il ne voulait le paraitre. Je sais qu'on peut compter sur vous, en effet, mais cette fois-ci j'attache la plus grande importance à votre discrétion. Maintenant, allez et revenez vite. Les minutes sont comptées.

Hermann partit.

Elise, silencieuse et dévouée, s'ingéniait autour de la malade, couvrant ses pieds de linges chauds, relevant sa tête sur les oreillers, l'entourant de soins et presque de caresses maternelles.

Pierre assis au pied du lit était retombé dans son mutisme et son impassibilité ordinaires, mais pas un mouvement de Mme Hermann ne lui échappait.

Au bout d'une heure, la voiture arriva.

—Habillez-la avec les vêtements les plus chauds que vous ayez, ordonna le jeune homme à la concierge, et apprêtez-vous à me suivre. Je vous emmène avec moi.

Elise ne fit pas d'observation, et bientôt Pauline, maintenant en proie à une fièvre ardente, fut étendue sur les moelleux coussins d'un admirable landau de Binder, et partit en compagnie d'Elise et de celui qu'on appelait "le baron."

Le cocher, auquel Pierre avait donné des ordres rapides, mena ses chevaux d'un train d'enfer, et une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'une grille monumentale tourna sur ses gonds.

La voiture entra dans un parc magnifique dont on entrevoyait vaguement les massifs aux lueurs confuses du jour qui commençait à naître. Puis, après avoir parcouru pendant cinq minutes environ des allées silencieuses et zigzaguantes, elle s'arrêta devant le perron de marbre d'une habitation princière.

—C'est Hans Hartheveld et sa femme Gertrude, mes vieux Hollandais, qui sont les gardiens de cette maison-ci, dit le baron. Ils me sont fidèles et dévoués comme votre mari et vous, Elise. Ils ne vous interrogeront pas j'en suis presque sûr. Cependant s'il leur arrivait de vous poser quelques questions au sujet de la jeune fille que vous allez soigner tous les trois, je désire que vous soyez muette, mais absolument muette, vous m'entendez, sur tout ce qui s'est passé rue de Rivoli.

—Monsieur le baron peut être tranquille, ses désirs sont sacrés pour tous ceux qui l'entourent.

Dès que Pauline fut installée dans une chambre dont les lambris de laque blanche, travaillés comme les plus exquises des dentelles, étaient tendus d'un vieux lampas de Lyon d'une couleur mauve très effacée; dès que son corps brûlant reposa entre les draps de batiste d'un lit de reine drapé superbement de la même étoffe que les murs, et élevé au milieu de la pièce sur une estrade de plusieurs marches, Pierre appela sa vieille Gertrude.

Celle-ci qui l'avait nourri de son lait avait pour lui une adoration de chien fidèle, aveugle et cependant intelligente.

—Maintenant, lui dit-il, tu vas aller chez le docteur Gravier, le vieil ami de ma famille, tu lui diras simplement que j'ai besoin de lui et tu le ramèneras ici.

S'il te demande quelques instants pour régler ses affaires, tu en profiteras pour aller dans une des plus grandes maisons de la rue de la Paix acheter d'abord, commander ensuite tout ce qui est nécessaire à une femme très élégante.

Il tira de sa poche un portefeuille, y prit plusieurs billets de banque et les tendit à sa nourrice.

—Tiens, dit-il, ne ménage rien; je veux ce qu'il y a de plus beau.

—Elle va avoir une fièvre cérébrale des plus graves, déclara le docteur Gravier à Pierre Jacobsen dès que le célèbre médecin eut examiné la malade.

Un mois, un long mois, Pauline fut aux portes de la mort.

Cent fois, dans son délire, elle retraça cette ignoble scène où sa vaillante énergie seule l'avait sauvée du déshonneur.

Cent fois, avec des accents navrés qui ne pouvaient tromper son amoureux, mais qui lui arrachaient les larmes les plus amères qu'il eût versées dans sa vie, elle redit, la malheureuse enfant, les tortures sans nom de sa jeunesse abandonnée et persécutée.

Pas une affection au monde depuis la mort de sa mère!......

Seule sur la terre comme un chien perdu!......

—Ne valait-il pas mieux mourir?

Puis elle se reprochait ses blasphèmes. Seule?.... Non.... Elle avait Pierre dont elle savait maintenant le nom. Pierre, au regard si droit, Pierre dont elle avait depuis longtemps deviné la timidité et l'amour....

—Il n'ose pas parler, répétait-elle souvent avec une adorable expression de vierge immaculée, elle, la pauvre petite fleur perdue, poussée aux bords du ruisseau et restée si pure, malgré cela.

Il n'ose pas parler.... Ah! tant mieux, mille fois!

Celui là au moins m'aimera comme je veux l'être, avec le cœur, pas autrement.

D'autre fois encore, elle se tourmentait, elle pleurait....

Pierre lui avait dit qu'il était employé dans la célèbre maison Jacobsen.

Naivement, fermement, elle l'avait cru.

Mais un employé, n'est-ce pas un monsieur pour une pauvre ouvrière comme elle, et voudrait-il jamais faire d'une malheureuse petite blanchisseuse, sa femme, la mère de ses enfants?

Et alors, joignant les mains, elle murmurait dans la plus ardente des adorations:

—Oh! si vous faisiez jamais cela, mon Pierre, comme je vous adorerais à genoux toute ma vie!....

Non pas que je sois ambitieuse. Ah! Dieu non!.... Mais ne jamais vous quitter, jamais!.... Quel paradis!....

Et, en effet, comme pour montrer au jeune homme l'empire heureux qu'il avait sur elle, chaque fois que dans une crise plus forte que les autres il appuyait sa main longue et frêle sur les blonds cheveux de la malade, l'exaltation de celle-ci tombait, sa fièvre se calmait, et peu à peu elle se sentait prise par un sommeil paisible qui chassait le mal et éloignait le danger.

Enfin, après cinq semaines de lutte désespérée, d'inquiétudes folles et de rechutes affreuses, un matin, le docteur Gravier déclara qu'il répondait de la malade.

—Je l'ai soignée, baron, dit-il à Pierre, et vous l'avez sauvée.

On s'attache si bien à ce qu'on fait.

Jacobsen aimait Pauline mille fois plus qu'avant sa maladie.

Il savait maintenant qu'une âme exquise était enfermée dans un corps à la beauté sans égale.

Seul au monde, lui aussi, orphelin dès son premier âge, de père et de mère, livré avec une fortune fabuleuse aux soins de mercenaires, il n'avait jamais aimé personne, peut être parce qu'il n'avait jamais été aimé de personne, à part Gertrude Harteveld, sa nourrice, et son mari, des Hollandais comme sa mère.

Sa nature, d'une timidité excessive, s'était repliée au fond de lui-même; il n'avait jamais senti le besoin de se livrer, encore moins d'avoir des confidents ou des amis. Il vivait seul, s'enveloppant d'une couche de glace sous laquelle il dissimulait toutes ses impressions et effrayait extrêmement tous ceux qui avaient des rapports avec lui.

Car sa maison, montée par un arrière-grand-père, sans cesse décuplée par tous ceux qui lui avaient succédé, étaient formidable et possédait une puissance presque magique.

Les Jacobsen!.... Ce nom qui équivalait à ceux des plus riches financiers.

Pierre s'en occupait juste assez pour la laisser au point où la lui avait remise son tuteur à sa majorité.

Etendre son influence ou ses trésors lui était plus qu'indifférent.

Du reste, avec la merveilleuse organisation qui était celle de cette vaste machine, elle marchait seule, ou à peu près, et ne lui demandait qu'une très petite somme de travail personnel ou d'efforts.

Il avait la réputation, à trente ans, d'un original de premier ordre, et ses meilleurs amis étaient sûrs qu'il ne se marierait jamais, ayant horreur de la femme en général, et du mariage en particulier.

La vérité est qu'un grand, un horrible septicisme doublait sa timidité.

Chaque fois qu'une main s'avançait vers la sienne, il se disait: Que va-t-on me demander?....

La vue de Pauline lui avait causé la plus grande impression de sa vie.

Longtemps il avait résisté à cette impression-là, jusqu'au jour où elle l'avait abordé.

Même après, même lorsqu'il la reconduisait le soir chez elle, essayant de l'étudier, de la percer à jour, il se disait:

—Pourvu qu'elle ne me joue pas la comédie, qu'elle ne sache pas que je suis le baron Jacobsen!

La maladie de la pauvre fille était venue lui arracher ce doute cruel.

Non, elle l'aimait sincèrement, naivement, éperdument.

Il avait réalisé ce rêve qu'il croyait impossible:

Eloigner les ambitions, avoir un cœur bien à lui, et rien que pour lui.

Elle s'éveilla comme d'un songe, dans le lit princier où elle avait été à deux doigts de la tombe.

Elle se souleva sur un coude.

A la vue des richesses qui l'entouraient, en se trouvant au milieu de ces dentelles, avec ce couvre-pieds de soie, cette peau de cygne sur les pieds, cette fourrure parfumée qui entourait ses épaules, une stupéfaction profonde apparut sur ses traits pâles.

—Où suis je? murmura-t-elle. Suis-je morte, et est ce cela le paradis?

Pierre, en l'entendant parler de cette voix si faible, s'approcha.

Elle jeta un cri.

—Oh! oui, murmura-t-elle, c'est bien le paradis, puisqu'il est là, lui!....

Il l'avait déjà prise dans ses bras, la pressant contre lui, la couvrant de baisers.

Elle fermait les yeux, délicieusement, profondément émue sur le point de mourir de bonheur.

En sentant ses lèvres se glacer et son cœur s'arrêter de battre, Pierre eut peur.

—Vous êtes chez vous, ma Pauline adorée lui dit il doucement. Chez vous, maîtresse et souveraine de tout ce qui est ici, même de moi.

—Chez moi, répéta-t-elle; je ne comprends pas.

—Quand vous serez plus forte et que vous me promettrez d'être très raisonnable, je vous expliquerai tout.

—Ne me faites pas attendre.... je vous en supplie.

—Non, non, vous êtes trop faible encore.

—Erreur! je suis très vaillante, au contraire. D'ailleurs, si je ne suis pas morte de bonheur tout à l'heure en vous voyant près de moi, c'est que je peux tout entendre sans danger.

Mais tout à coup, une ride profonde se creusa entre ses fins sourcils, ses yeux s'assombrirent.

—Mon Dieu!.... dit-elle, oui, je me souviens!.... Je me souviens!.... L'ai-je rêvé?.... Cet horrible M. Henrion.... cette lutte.... cette fuite dans la nuit.... Je voulais mourir!.... Pourquoi ne suis-je pas morte!....

Ah! Pierre.... Pierre.... vous m'avez sauvée!....

Elle éclata en sanglots, puis se cramponnant à son cou, elle le couvrit de baisers.

—Mais mon père va me reprendre à vous, dit-elle de nouveau affolée! il m'en a prévenue, il en a le droit. Oh! mon Dieu, suis-je malheureuse.... Oh! sauvez-moi encore, Pierre, sauvez-moi!

—Non, non, n'ayez pas peur, il ne vous reprendra pas, c'est moi qui vous le jure.

—Bien sûr?

—Sur mon honneur. D'abord personne ne vous sait ici. Ceux qui nous entourent sont fidèles et dévoués. Ensuite, dès que vos forces seront revenues nous partirons tous les deux dans un pays où nul ne nous découvrira.

Il avait parlé avec une grande autorité.

L'esprit de Pauline, encore affaibli, n'avait pas une bien grande force de réflexion ou de pénétration.

Comment un simple petit employé pourrait-il l'emmener si loin, pour la cacher et la préserver?....

Elle se le demandait bien peu, en vérité......

Pas davantage, d'où pouvait venir le luxe princier qui était le sien......

Pierre vit que la fatigue l'excédait.

—Dormez, dit-il, demain nous recauserons plus longuement si vous êtes sage.

Il lui donna ce que le docteur Gravier avait ordonné qu'elle avalât dans la soirée, et en prenant sa main, Pauline s'endormit doucement d'un sommeil qui devait lui rendre rapidement ses forces.

Le lendemain, le jour seulement l'éveilla.

Elle tenait toujours la main de Pierre, et celui-ci abîmé de fatigue dormit la tête appuyée contre l'oreiller de la jeune fille.

Elle se dégagea doucement. Il ne s'éveilla pas.

Alors elle regarda autour d'elle. Sa fièvre était maintenant bien passée et elle pouvait se rendre un compte exact de tout ce qui l'entourait.

A mesure que ses yeux se reposaient sur les objets qui l'environnaient, elle frémissait jusqu'au fond des entrailles; la dentelle de ses draps valait une fortune, la chemise de nuit qui l'enveloppait était en soie blanche et garnie de malines à deux cents francs le mètre.

Mais alors qui était Pierre?

Un simple employé de la maison Jacobsen, comme il le lui avait dit lui-même.

Oh! mais non. Ce n'était pas possible.

Un doute cruel l'envahit avec un pressentiment très aigu: elle eut la certitude qu'il était le riche baron Jacobsen lui-même.

Mais alors Pierre pourrait croire qu'elle ne l'avait aimé que par ambition; par ambition et par calcul, aussi qu'elle avait repoussé le père Henrion.

Il allait douter d'elle, de son pauvre et cher amour si naif, si profond, si désintéressé.

Elle éclata en sanglots.

Ce bruit réveilla Pierre en sursaut.

Il tressaillit, se leva tout à coup et se pencha sur elle avec une sollicitude infinie.

—Qu'avez-vous, ma chérie?....lui dit-il en même temps. Pourquoi ne m'avoir pas éveillée plus tôt?....

Elle hésita l'espace d'une seconde, puis spontanément elle lui raconta tout ce qui la tourmentait, tout ce qu'elle avait pressenti ou deviné et qui maintenant la torturait.

Rien ne pouvait à ce point toucher ce sceptique, qui se méfiait toujours de tout et de tous, comme cette confession si sincère et si naive.

—Eh bien! c'est vrai, lui dit-il. Je suis le baron Jacobsen lui-même. Mais je sais bien aussi que jusqu'à tout à l'heure, tu ne t'en étais jamais doutée!

Je sais que c'est pour moi-même que tu m'as aimé, et c'est pour cela que je t'ai donné un cœur qui s'était gardé jusqu'ici.

—Ne te tourmente pas, je ne te demande qu'une chose: continuer de m'aimer dans l'honnêteté et la vérité de ton cœur, comme tu l'as fait depuis que tu me connais.

De mon côté, je saurai protéger et garder notre bonheur.... Rapporte-t'en à moi pour cela.

Jamais je n'ai autant apprécié et béni ma fortune qu'aujourd'hui, puisque c'est elle qui va nous donner l'indépendance et la liberté.

Douter de celui qu'elle adorait dans le plus profond de son âme ne pouvait venir à l'esprit d'une fille aussi honnête et aussi droite que Pauline.

Du reste depuis qu'elle était entrée en convalescence l'affection de Pierre semblait avoir changé de nature.

Il était avec elle d'un respect et d'une réserve extrêmes.

Le seuil de sa chambre à coucher lui paraissait maintenant celui d'un sanctuaire qu'il ne se fût jamais permis de franchir.

Il avait désiré qu'elle demeurât durant la journée dans un petit salon encore plus somptueux que sa grande chambre de lampas mauve, et c'était là qu'il lui tenait compagnie, la servant quand elle était étendue encore toute pâle sur sa chaise longue de bois doré, avec le même respect que le plus chaste des frères en eût mis à soigner la plus adorée des sœurs.

La convalescence fit de rapides progrès.

—Nous allons partir, lui dit un jour Pierre.

Pauline battit joyeusement ses petites mains l'une contre l'autre.

—Ensemble, n'est-ce pas? demanda-t-elle toute suffoquée de bonheur.

—Oui ensemble. Vous ne me demandes pas pour quelle destination?

—Qu'est-ce que ça me fait, puisque vous serez avec moi?

Il sourit. Chacun des mots de la jeune fille, chacune de ses réflexions, même les plus involontaires, lui révélait un amour si exclusif et si vrai que Pierre charmé sentait son affection à lui se décupler chaque jour aussi.

Dans la journée, on apporta de Paris tout un trousseau digne d'une reine.

Depuis les petites mules de satin blanc jusqu'aux robes et aux chapeaux d'une simplicité et d'une grâce infinies, rien n'y manquait, et tout était marqué P. J., surmonté d'un tortil de baronne.

Puis en un autre colis, Gertrude remit des bijoux admirables, des diamants d'oreilles comme les déesses de l'Inde en possèdent seules, des colliers, des bracelets, des bagues à faire pâmer d'aise la plus exigeante ou la plus blasée des filles d'Eve.

Mais tout au fond d'un écrin, Pauline trouva, sur un lit de satin blanc, un simple anneau d'or.

Elle poussa un cri, en portant la chère bague à ses lèvres: c'était un anneau de mariage.

Pierre accourut et la trouva à moitié pâmée, tenant encore sur sa bouche qui se décolorait le cher et fragile lien d'or.

—Eh bien! quoi? dit-il. Qu'avons-nous encore?......

—O Pierre! mon amour et mon maître, est-ce possible?

—Quoi! Que je te veux pour femme? Mais oui, c'est vrai, et bien vrai. Où pourrais-je d'ailleurs trouver une compagne plus belle, plus honnête, plus intelligente et meilleure!

—Mais je ne suis qu'une pauvre petite ouvrière.

Il sourit.

—Depuis que mes ancêtres ont fondé leur maison à Paris, dit-il, c'est un usage auquel ils n'ont pas une seule fois manqué.

Ils ne se sont jamais mariés qu'avec des filles pauvres, Hollandaises ou Françaises, et quel que soit leur rang social. On ne leur demandait qu'une chose: il fallait qu'elles fussent honnêtes, saines et droites d'esprit comme de corps.

Le programme est rempli, ajouta-t-il gentiment, tu n'as qu'à te taire et....à m'aimer.

—Oh! ça, fit-elle en extase, tu ne sauras jamais à quel point!....

V

UNE VIEILLE CONNAISSANCE.

Au Havre, Pauline trouva un navire tout aménagé et superbe, presque aussi grand qu'un paquebot.

Elle s'y installa d'autant plus heureuse que sa conscience était en paix, ayant rempli son devoir jusqu'à l'absurde.

En effet avant de quitter la maison de Saint-Cloud, celle où Pierre l'avait si bien soignée, elle avait supplié celui-ci de lui laisser écrire à son père, tout en lui envoyant quelque argent.

—Tu es un ange, avait répondu le baron, car ce vieux misérable-là ne mérite que mépris et indignation.

—O Pierre, murmura-t-elle, je n'ai pas le droit de le juger.

—Parce que tu es une petite sainte. Mais ne me parle jamais de lui.

—Comme tu voudras. Cependant songe combien me pèseront le luxe et la richesse dont tu m'entoures, lorsque je songerai que lui, vieux et affaibli, travaille pour le pain quotidien et est en butte à toutes les privations.

—Eh bien, nous allons passer une convention.

—Dis laquelle?....

—Je me charge de lui envoyer ce qu'il lui faut pour vivre largement dans sa condition, et tu ne t'en mêleras pas, t'en rapportant à moi.

Elle lui sauta au cou.

—Tu es mon Dieu et mon tout, lui dit-elle pénétrée de reconnaissance, et je t'adore.

—Deux cents francs par mois, est-ce assez?.... avec le terme payé en plus?

—Oui, oui, c'est tout ce qu'il faut. Davantage serait dangereux!....

Pierre Jacobsen envoya lui-même le premier mois de cette pension qu'il devait faire servir régulièrement par son secrétaire particulier, avec ordre qu'on ne sût jamais d'où elle venait.

Il enveloppa les deux billets de banque dans une feuille de papier blanc, et y écrivit simplement ces mots:

"Une martyre à son bourreau."

Il cacheta, mit l'adresse, et ce fut tout.

Sur le navire, Pierre avait fait embarquer un vieil ami de sa famille, un pasteur.

C'était un homme d'origine hollandaise comme les Jacobsen, et comme eux d'une honorabilité rigide.

Il lui raconta l'histoire de la jeune fille

Puis, lorsqu'il la lui eût bien fait connaitre à fond, il alla chercher Pauline, et devant elle il ajouta:

—J'ai résolu d'en faire ma femme. Mais comme la loi française la met tout le temps de sa minorité sous la puissance immuable de son père, ne voulant pas demander à cet homme là son consentement, j'ai décidé de faire ceci, si toutefois vous m'approuvez tous les deux:

Vous allez bénir notre union devant Dieu, mon vieil ami. Vous savez ce qu'est ma parole, et quel contrat elle vaut.

Pauline a dix-sept ans.

Jusqu'à sa majorité nous vivrons ensemble dans notre propriété de Cuba, ignorés du monde entier, évitant les commentaires et les scandales.

Le jour où elle aura ses vingt-et-un ans, je lui ferai faire des actes de respect à son père, et lorsque le délai légal sera écoulé, nous reviendrons en France, où notre mariage civil sera régulièrement célébré.

Est-ce bien ainsi?

Pauline ne savait que pleurer et baiser les mains de Pierre avec toute la reconnaissance qui débordait de son cœur.

Le pasteur approuva, et tout simplement célébra l'union des deux jeunes gens.

La vie à Cuba fut un enchantement pour eux.

Dans la solitude de cette île bénie, où la nature généreuse a mis des trésors de fécondité, un luxe de fleurs sans pareilles; où à chaque pas se rencontrent des sources, des arbustes, des parfums à nuls autres comparables, leur amour devait être encore plus profond, plus radieux qu'il ne l'eût été en France, dans le cercle étroit des mesquines conventions sociales.

Un an après, un fils leur naquit, et leur bonheur n'eut plus de limites.

A côté de leur habitation, il y en avait une autre, splendide aussi, et belle, et riche, et merveilleusement organisée.

Elle appartenait au jeune marquis de Santa-Cruz, lequel venait d'en hériter de son père.

Expansif, élégant, le cœur sur la main, il avait eu de nombreuses aventures, non seulement à Cuba, mais dans toutes les Antilles.

Dans ces derniers temps, une femme de Saint-Thomas lui avait inspiré une passion folle; et comme la fille était aussi indigne que dangereuse et belle, il avait fallu la mort même de M. de Santa Cruz, le père, pour dénouer cette liaison qui avait été le désespoir de ses dernières années.

Se sentant sur le point de mourir, en effet, le marquis fit jurer à son fils qu'il ne reverrait pas Maho, sa séduisante amie, et que dans l'année qui suivrait sa mort, il serait marié avec une de ses cousines qui l'aimait, et pour laquelle lui même avant d'avoir rencontré la femme, éprouvait un grand et solide attachement.

Afin de tout régler comme les gens d'honneur qu'ils étaient, le marquis fit remettre cinquante mille piastres à Maho par les mains d'un de ses intendants en qui il avait une confiance entière.

Que peut-on refuser à un père aussi bon que l'était le marquis de Santa Cruz et surtout à cette heure cruelle où va s'accomplir l'éternelle séparation?

Juan de Santa-Cruz fit le serment que demandait le mourant, et, en le faisant, il était sincère.

Pierre Jacobsen était arrivé depuis quelques jours à Cuba comme le marquis rendait le dernier soupir.

Ce fut lui qui assista le jeune homme dans ces douloureuses circonstances, lui auquel M. de Santa-Cruz qui le connaissait demanda de veiller sur Juan et de lui faire tenir sa promesse.

Six mois après en effet il épousait Conception de Riera, sa cousine.

Rien n'était joli comme la nouvelle mariée, toute petite, frêle et délicate, avec des yeux de velours noir et un teint de rose blanche dont nulle nuance, quelque légère qu'elle fût, ne colorait jamais la pâleur maladive.

A côté de Maho rayonnante de santé, avec sa poitrine exubérante et le voluptueux développement de ses hanches, Conception ressemblait à une pauvre petite violette effacée et perdue dans l'herbe, qui vit ignorée aux pieds de la rose triomphante et superbe.

Juan de Santa-Cruz l'aimait-il?

Comme on aime une créature très faible qui a absolument besoin de vous pour s'appuyer et pour vivre, peut-être.

Mais de cet amour exclusif et ardent capable de tous les dévouements, capable de tous les sacrifices comme était celui que Pauline et Pierre éprouvaient l'un pour l'autre, jamais de la vie!

Pendant un an néanmoins, il l'entoura de soins et d'affection, essayant d'user les forces de son tempérament très ardent à l'administration de ses immenses propriétés.

A cette époque, les Jacobsen et les Santa-Cruz se voyaient beaucoup.

Pauline, qui travaillait avec une rare énergie pour acquérir l'instruction qui lui manquait, trouvait encore moyen en nourrissant son fils de s'occuper de la jeune femme qui ne pouvait pas dans l'affection très banale de son mari, contenter son cœur expansif et aimant.

Conception n'avait pas d'enfant.

Sa santé devint de plus en plus chancelante et Juan de Santa-Cruz, qui aurait eu au contraire besoin d'une femme robuste et vaillante, capable de le distraire et de mettre beaucoup d'entrain et de bruit autour de lui, Juan peu à peu, sous prétexte d'affaires, s'absenta, désertant son intérieur.

Des mois entiers pendant lesquels Pierre et Pauline étaient les deux consolateurs de la pauvre petite abandonnée, des mois entiers Juan disparaissait sans qu'il fût possible de savoir où il allait.

A Pierre qui lui faisait quelques observations amicales il répondait sans se livrer jamais autrement.

—Mon cher, il me faut écouler les produits de mes plantations. Ce sont des choses que je dois faire moi-même si je ne veux pas être volé comme dans un bois par mes intendants.

Or, s'occuper de la vente de récoltes aussi considérables que les miennes n'est pas une petite affaire, je vous le jure, et ça demande plus d'un jour.

D'énormes livraisons de sucre, de café, de rhum, de cacao suivant en effet toujours ses retours, il n'y avait guère moyen de suspecter les explications de Santa Cruz.

Et si Jacobsen, lui, se doutait du véritable but de ses absences, il se fût bien gardé de dire à âme qui vive un mot de ses soupçons, que rien d'ailleurs, au moins en apparence, ne venait justifier dans la conduite de Juan.

Enfin, un jour Conception allait être mère.

C'était l'époque où Pauline ayant atteint ses vingt et un ans, Pierre allait la ramener en France pour en faire sa femme devant la loi française comme elle l'était déjà devant Dieu.

Mme Jacobsen avait du reste fructueusement employé ces quatre années d'exil.

Au contact du baron, d'une éducation si parfaite, ses manières s'étaient affinées, et avec cette assimilation admirable de certaines femmes, elle était devenue une vraie grande dame, de distinction, d'aspect, de dignité; aussi correcte et aussi raffinée que si elle était née dans l'hôtel le plus blasonné de tout le faubourg Saint-Germain.

Avec une volonté sans égale, elle avait lu et travaillé sous la direction de son mari, et son instruction était maintenant autrement solide et achevée que celle de la plupart des filles qui sortent à dix huit ans des Oiseaux et du Sacré Cœur.

La maternité, loin d'atténuer sa beauté merveilleuse, l'avait au contraire développée. En prenant un peu d'embonpoint, elle était devenue splendide.

Pierre était fou de Pauline; c'était de l'adoration qu'il avait pour cette femme qui lui avait donné un si bel enfant,—car Olivier, son fils, ressemblait déjà à sa mère comme le bouton à peine formé ressemble à une rose.

En elle, il ne savait qu'admirer le plus de la compagne dévouée et aimante, dont la reconnaissance sans cesse en éveil décuplait la tendresse et l'amour; ou bien de la femme intelligente, pleine de bon sens et de volonté, qui avait voulu être mise au courant de toutes ses affaires; qui étudiait avec lui les plus ardues et les plus difficiles, qui les comprenait avec une rapidité merveilleuse, et dont les déductions nettes et lucides, les conseils pleins de droiture et d'intelligence dénotaient une compréhension absolument extraordinaire de tout ce qui était spéculation ou négoce.

Lorsque Conception de Santa-Cruz apprit le prochain départ de ses amis, elle en éprouva un coup si profond qu'elle pensa en mourir de chagrin.

Pauline allait partir, Pauline son seul soutien, sa consolatrice et sa force?

Mais alors que deviendrait-elle?....

Elle ne s'appesantit pas beaucoup là-dessus, mais dans ses grands yeux si éloquents, il y avait une expression si intense de désolation et de désespoir, que Pierre et sa femme en furent également bouleversés.

Pauline, la première, laissa échapper les pensées que lui remplissaient le cœur.

—Pouvons-nous l'abandonner dans l'état où elle est? demanda-t-elle au baron.

Celui-ci devina rapidement son admirable générosité.

Elle consentait dans une seule idée de dévouement et de bonté à reculer ce qui pour toute autre femme eût été le seul but d'une préoccupation sans rivale, c'est-à-dire le moment où le fragile lien moral qui le liait à Pierre serait remplacé par l'acte indissoluble qui aux yeux de tous la ferait irrévocablement la riche baronne Jacobsen....

Quelle autre, envers une étrangère, eût été capable d'une grandeur si désintéressée?...

Mais Pierre n'en était plus à s'étonner de tout ce qui pouvait lui révéler la hauteur d'âme de Pauline.

Il la connaissait bien, et c'est pour cela qu'il l'adorait.

—Tu es la maîtresse, dit-il. Tu sais pourquoi je veux partir. Ce que tu décideras sera fait.

Elle lui jeta les bras autour du cou.

—Est-ce que je doute de toi? dit-elle. Un an de plus ou de moins qu'est-ce dans notre vie, surtout lorsque nous sommes ici, seuls, heureux, tout l'un pour l'autre.

—C'est vrai.

—Que me fait le monde, que me font les triomphes que me donneront ton nom et tes richesses, bien plus que mes faibles mérites!.... Tout cela vaut-il un serrement de ta main, ou un baiser de tes lèvres?....

Tout cela vaut-il surtout le bien que nous allons faire à cette pauvre abandonnée, presque aussi seule au monde que je l'étais autre fois, quand tu m'as recueillie?......

Ah! mon Pierre, mon sauveur, comme tu m'as fait du bien, il faut que j'en fasse aux autres, pour que Dieu bénisse notre bonheur et le continue!......

—Va, tu es un ange et je t'admire. Je te l'ai déjà dit, tu es libre.

Ils restèrent; et ce fut Pauline qui reçut dans ses bras la frêle et chétive enfant dont Conception devint mère.

Le baron et la baronne Jacobsen la tinrent sur les fonts baptismaux, et ils lui donnèrent le nom de Nadine, qui avait été celui de la mère de Pierre.

Quelques mois après la naissance de la fillette, laquelle, par l'amour fou qu'elle lui inspirait, semblait avoir à jamais ramené son père au foyer conjugal, Pauline, son mari et leur fils quittèrent la Havane, pour aller à Paris régulariser leur situation et celle d'Olivier.

—Revenez, oh! revenez le plus vite possible, s'écria Conception, en les voyant monter sur le yacht magnifique, celui qui, cinq ans auparavant, les avait amenés de France en Amérique.

—Vous pouvez y compter, répondit Pierre, je n'oublierai jamais le pur bonheur que j'ai goûté ici.

A Paris, où avec de l'argent et du savoir-faire on arrive à tout ce que l'on veut, l'accueil le plus enthousiaste attendait la jeune femme.

Pierre, en effet, par son secrétaire, ses employés supérieurs, tous ceux qui en un mot vivaient de lui et avaient un intérêt à lui plaire, avait adroitement fait répandre le bruit de son mariage.

Ils s'étaient unis tous les deux à l'étranger—un mariage d'amour;—des raisons de santé l'avaient forcé de rester pendant ces cinq années à Cuba où sa jeune femme lui avait donné un fils.

Tout cela parut très plausible, très naturel, et dès son arrivée à Paris les invitations tombèrent chez Pauline de tous les côtés à la fois.

Elle supplia Pierre de ne la conduire nulle part jusqu'à ce que leur mariage fut régularisé.

Il y consentit et en hâta les préparatifs. Ce fut fait avec la plus grande discrétion, et un matin Pauline se trouva bien et dûment la baronne Jacobsen.

Aussitôt Pierre voulut la conduire dans le monde.

Il était si fier de sa rayonnante beauté, de la loyale expression de ses magnifiques yeux d'or, de la grâce pensive et réfléchie qui attirait à elle tous les cœurs!

Elle eut sa loge aux Français, à l'Opéra. Tous les mercredis, sa maison était envahie sans qu'on pût à peine circuler dans les salons; la recevoir chez soi était un honneur que briguaient les plus hautains et les plus difficiles.

Elle, au milieu de ce triomphe sans précédent, était restée la même, simple et bonne, aimant son fils et son mari par dessus tout, partageant les travaux de ce dernier, ou pour mieux dire l'en débarrassant, car la direction de sa maison avait toujours excédé Pierre, tandis au contraire qu'elle avait le don d'intéresser Pauline au suprême degré.

Un jour, comme ils déjeunaient tous les trois en tête-à-tête, le baron, Pauline et l'enfant, un domestique vint apporter au milieu d'un plat d'argent à Pierre un carré de papier sur lequel une signature était griffonnée en gros caractères par une main peu habile.

—Un homme de bien mauvaise mine, qui a plutôt l'air d'un pochard que d'autre chose, insiste pour parler à M. le baron. Son nom est là, dit le domestique en présentant le plateau à Pierre.

Celui-ci jeta un rapide regard sur la feuille de papier, il devint un peu pâle, et une grande flamme de colère brilla dans son œil clair.

Mais aussitôt maître de lui, il fit une boule du papier, la jeta au milieu des flammes de la cheminée et très froidement dit au domestique;

—Faites entrer cet individu dans mon cabinet du rez-de-chaussée. Voyez qu'il ne cause avec personne, et dites-lui que je descends.

Pauline était devenue plus blanche qu'un spectre.

Sans oser poser une seule question à son mari, elle suivait chacun de ses mouvements, et avait toutes les peines du monde à contenir les sanglots qui gonflaient sa poitrine.

Enfin, le dessert fut achevé. Pierre se leva.

—Vous servirez le café dans le boudoir de Mme la baronne, dit-il. Conduisez l'enfant à sa gouvernante, qu'elle aille le faire jouer au jardin, et laissez-nous.

M. Jacobsen fut vite obéi.

Dès qu'elle se vit seule avec son mari, Pauline s'approcha.

—C'est lui, n'est-ce pas? fit-elle très bas, en ne contenant plus ses larmes.

Pierre inclina silencieusement la tête.

—Ah! mon Dieu, mon Dieu, continua la jeune femme, il va faire du bruit, du scandale.... Pour moi, ça me serait encore égal, mais pour toi, Pierre, dans ta situation!.... Oh! quelle honte, quel chagrin, miséricorde!....

Le baron, affectueusement, prit sa main.

—Ne nous exagérons rien, dit-il, et gardons tout notre calme. Le monsieur est un triste sire, c'est évident; mais c'est moi qui vais le recevoir et j'en serai le maître. Je te le garantis.

—Tu ne veux pas que j'aille à ta place?

—Ah! bien sûr que non. Il te torturerait et jouerait avec toi comme le chat avec la souris. Tandis que moi, c'est une autre affaire.

Je te demande seulement d'aller bien tranquillement m'attendre dans ton boudoir, d'avoir confiance en moi et de ne pas te tourmenter.

Il n'arrivera rien. Sois-en certaine.

Il l'embrassa tendrement et la reconduisit jusqu'au seuil de la salle à manger.

—A propos, lui dit-il avant de la quitter, depuis six ans tu as bien voulu t'en rapporter à moi, pour ce qu'il y avait à faire vis-à-vis de cet individu. De plus, quoi que tu en aies été souvent tourmentée, tu ne m'as jamais reparlé de cette chose qui m'était si désagréable.

Aujourd'hui je t'en remercie.

Mais j'ai tenu à être digne de la confiance que tu m'as témoignée, et voici ce que j'ai fait:

Depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la naissance d'Olivier, M. Planté est installé à Joinville-le-Pont, dans une petite maison dont la baronne Jacobsen est la propriétaire. Il a à son service un homme et une femme des plus honorables. La femme qui fait sa cuisine soigne sa basse-cour et tient son linge en ordre. L'homme cultive le jardin qui est magnifique et soigne le cheval; car ce monsieur a désiré un cheval et une voiture, et il les a eus.

La femme, qui est très honnête, reçoit cinq cents francs par mois pour les besoins du ménage et M. Planté continue à toucher comme argent de poche deux cents francs tous les premiers du mois.

Je dois ajouter qu'il ne rentre pas à Joinville tant qu'il lui reste un sou dans sa poche; et que vers la fin de la première semaine, les propriétaires des cabarets voisins qui le connaissent le rapportent régulièrement chez lui, chaque soir, ivre mort.

Pauline baissait la tête accablée de honte.

—Et Virginie, dit-elle enfin, qu'est-elle devenue?

—Quand tu as été partie, le vieux bandit ne t'ayant plus sous la main pour assouvir sa rage de méchanceté est tombé sur elle.

Elle a d'abord voulu lutter, mais une grave maladie survenue au printemps suivant, lui ayant enlevé ses forces, elle a été à sa merci.

Il en a abusé et il l'a tuée, comme simplement il t'eût tuée aussi, si tu y étais restée.

Pauline pleurait la tête appuyée dans la vieille tapisserie qui masquait la porte d'entrée.

—Ah! le malheureux, balbutiait-elle éperdue, le malheureux!

De nouveau, Pierre l'embrassa.

—Je t'en prie, lui dit-il, sois courageuse. Il n'arrivera rien si tu me laisses le maître de la situation. Et je t'ai raconté ces choses pour que tu n'interviennes pas.

—Va, lui dit-elle, je sais que sous ta légitime indignation tu es juste et droit. Je m'en rapporte à ce que tu feras, et je t'obéirai.

Il descendit.

Planté assis sur le plus beau fauteuil, un chapeau mou placé sur la tête, le nez formidablement rouge, et les paupières sanguinolentes, paraissait de fort mauvaise humeur.

A l'aspect de Jacobsen, il parut ne plus pouvoir contenir la rage méchante qui le travaillait depuis un moment

—De quoi? De quoi? fit-il avec sa voix traînarde de voyou parisien. C'est comme ça que vous respectez papa beau-père?....

Ah! mais non, on ne la fait pas à bibi, celle-là!....

J'ai une fille et j'entends être chez moi, ici, comme à la maison. Je veux aussi qu'elle me soigne et m'obéisse.

L'homme n'est pas fait pour vivre seul. J'entends vivre en famille dans mes vieux jours. Je ne veux pas être abandonné!....

Le baron l'avait bien laissé parler.

Il avait légèrement dressé la tête, et sa figure était si froide, de ses prunelles claires tombait un si souverain mépris que le vieux misérable, peu à peu, avait perdu de sa formidable assurance et pour la première fois de sa vie peut-être s'était senti légèrement interloqué.

—Vous ne voulez pas vivre seul, répéta le baron d'une voix nette et cassante comme le tranchant d'un glaive, il y a un moyen très simple d'éviter cette solitude: Je vais vous faire mettre à Bicêtre, où vous serez enfermé avec les gredins et les fous de votre espèce.

Planté, quoiqu'en proie à une peur subite et formidable, essaya de payer d'audace.

Il éclata de rire, mais d'un rire qui sonnait faux.

—Oh! là, là! fit-il. Pour une forte, en voilà une forte. Heureusement que bibi n'est pas un jobard!....

Pierre s'avança vers lui, terrible et décidé.

—Taisez vous, dit-il, ne me bravez pas. J'ai fait des choses plus difficiles que celle dont je vous menace. Vous allez partir, rentrer à Joinville-le-Pont et vous taire.

Et si jamais vous avez le malheur de repasser le seuil de cette maison ou de dire à âme qui vive que vous connaissez seulement de nom la baronne Jacobsen, sur mon âme je vous fais enfermer.

Planté se leva.

Il avait trouvé son maître. Il le sentait, et il sentait aussi que Pierre était tout disposé à faire de ses menaces une réalité.

Or, il n'était pas bête, et il savait bien quelle était la puissance de la fortune et des relations du baron Jacobsen.

—C'est bien, c'est bien, dit-il en changeant de ton, on vous obéira.

Mais, continua-t-il en pleurnichant, c'est cruel tout de même d'avoir une fille unique qu'on adore, un innocent de petit-fils qu'on ne connait même pas, et de ne pas pouvoir les serrer sur son cœur.

—Il est inutile que vous essayiez de cette comédie-là avec moi, dit Pierre. Vos hypocrisies me laissent aussi indifférent que vos menaces. Vous n'êtes qu'un vieux bandit, le pire des scélérats. Vous avez tué votre femme qui était une sainte; vous avez martyrisé et torturé votre fille; et si elle a fui jadis votre toit, c'est que vous l'aviez vendue à un vil coquin de votre espèce.

Tenez, allez-vous-en, car je sens que si vous restiez devant mes yeux je ne serais plus maître de mon indignation et de ma colère!

Planté ne se tint pas complètement pour battu.

—On s'en va, mon bon monsieur, on s'en va, dit-il très mielleux et très aplati devant Pierre; mais là, franchement, si voulez ne plus entendre parler de moi, il faut m'accorder une petite faveur.

—Parlez vite.

—Eh! ben!.... Est-ce que c'est pas une honte que moi, le père de la femme la plus riche de Paris, je n'aie que dix malheureux petits jaunets tous les mois pour régaler les amis.

Oh! là! là! Joséphine! ce que c'est vite filé....

—Assez, dit Pierre révolté, que vous faut-il?

—Mais le billet de mille tout rond mon bon monsieur. Qu'est-ce que c'est que ça pour un richard comme vous.

Je ne suis guère exigeant, avouez-le?

L'homme le plus droit et le plus rigidement honnête n'est pas à l'abri de certains désirs. L'idée qu'une somme relativement si forte, en décuplant les ivresses et les débauches de Planté amènerait plus vite quelque catastrophe qui les débarasserait, Pauline et lui, de cette terrible épée de Damoclès sans cesse suspendue sur leur tête, décida Pierre immédiatement.

—Vous aurez vos mille francs par mois, lui dit-il, mais à la condition expresse que nous n'entendrons plus jamais parler de vous, sinon je coupe les vivres, et je vous fais enfermer à Bicêtre.

Puis posant le doigt sur le bouton d'une sonnette électrique:

—Reconduisez monsieur jusqu'à la porte du dehors, dit-il au garçon de bureau qui se présenta.

Dans la rue, quand il fut assez loin de la maison Jacobsen, Planté tout à coup s'arrêta.

—Oh!... là là! fit-il à mi-voix, se parlant à lui-même, quelle frousse j'ai eue, mes enfants. Bibi peut se vanter qu'il n'en menait pas large!......

C'est qu'il n'est pas commode ce paroissien-là.

M'est avis qu'il n'y faut pas s'y frotter.

Il fit encore quelques pas, puis tout à coup s'arrêtant de nouveau:

—Après tout, ce que ça me fiche de ne pas voir ma pimbêche de fille! C'est moi qui m'en brosse le ventre avec un calme.... Oh! mais avec un calme.... J'ai décroché les douze mille balles par an.

Ça me suffit....

Ah! Quelle fête avec ça, mes petits agneaux, quelle fête!

VI

PAUVRE MÈRE.

Quelques années se passèrent. Les liens de Pierre et de Pauline s'étaient resserrés au point qu'ils ne faisaient véritablement plus qu'un.

Intérêts, pensées, sympathies, tout leur était tellement commun que lorsque, par hasard, l'un des deux parlait, il était sûr de répondre à la préoccupation secrète de l'autre.

Ils détestaient le monde et leur plus grande joie était quand, ignorés de tous, ils pouvaient aller passer avec leur fils quelques jours à la villa de Saint-Cloud, ou quelques semaines sur une plage déserte.

Cependant, au milieu de leur bonheur, une grave, une profonde angoisse les étreignait.

Olivier, qui ressemblait pourtant à sa mère et qui en plus paraissait avoir d'elle le cœur chaud, l'intelligence vive, ne grandissait pas et s'étiolait comme un enfant qui souffre.

—Il lui faut l'air natal, déclara le docteur Gravier, qui était resté le meilleur ami du baron et de sa femme.

Il n'y avait pas moyen de tergiverser ni même d'hésiter, et le même navire sur lequel ils avaient déjà fait deux voyages les ramena à la Havane.

Là de grands changements les attendaient.

M. de Santa-Cruz, atteint d'une ataxie locomotrice, était cloué sur son fauteuil, à peu près infirme.

Conception s'était mise à la tête de la propriété qu'elle administrait du reste fort mal, et Nadine grandissait, devenant la plus jolie petite fille que l'on puisse voir, vivant portrait de son père, déjà élancée et souple comme lui, avec des yeux de diamants noirs brillants comme des escarboucles dans son visage de créole au teint mat et clair.

La famille de Santa-Cruz s'était pendant quelques années accrue d'un membre de plus. C'était Sybil Andrews, fille d'un ami intime du marquis, lequel ami s'était tué après de formidables pertes au jeu.

Conception, d'une bonté de cœur rare, avait recueilli l'orpheline, et maintenant elle avait une deuxième fille.